

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

ARMAND CARREL.

(Suite et fin.)



AUTREFOIS, ce qu'on pouvait penser de Carrel à cette époque, c'est qu'il avait de la force, mais de la dureté en proportion ; un visage distingué, mais inquiet et provoquant ; un beau talent, mais de l'espèce des talents qui ont plus de vigueur que d'étendue. Sa personne était gênante ; c'est l'effet inévitable de la susceptibilité, cette timidité des gens d'honneur et de courage... Malgré un talent d'écrivain assez notable pour qu'il n'eût plus besoin du relief d'homme d'épée, il était resté en toutes choses officier et en avait gardé l'aplomb jusque dans sa tenue, demeurée celle d'un militaire en habit bourgeois.

“ Je revis Carrel pour la seconde fois en 1831 ; ce n'était plus le même homme ; lui que d'inévitables difficultés de début, un commerce gênant avec des amis plus considérables que lui, des tracasseries d'attributions, une collaboration politique contrariée avaient rendu si inquiet ; une révolution immense, un avenir qui autorisait toutes les ambitions, un parti à conduire, une nouvelle forme de gouvernement arborée au sein du gouvernement existant, rien de médiocre en expectative ni en fait de dangers ni en fait d'espérances, tout cela l'avait calmé. Cette agitation stérile qui auparavant retombait sur son cœur et s'y tournait en amertume était devenue une activité réglée et féconde. Jamais Carrel n'avait respiré plus librement. On eût dit qu'il sortait encore une fois de prison. Il était facile, plein d'abandon et de confiance, gai, bienveillant. Son visage, que j'avais trouvé blafard la première fois, s'était éclairci ; ses traits, sans rien perdre de leur force, avaient pris plus de douceur ;... une politesse simple et originale, ou ce qui était de l'usage ne semblait pourtant pas imité et ce qui était de l'homme charmait, des formes de parler, singulièrement civiles, agréables, sans mélange d'inutilités, avaient donné à sa personne assez de séduction pour qu'on sangeât à remarquer l'homme charmant dans l'homme supérieur, et j'ajoute pour que les austères de son parti l'accusassent de prétentions aristocratiques.”

Carrel en était encore à cette période de malaise et d'ambition refoulée, décrite par M. Nisard, lorsque parurent les ordonnances de juillet ; elles le trouvèrent prêt à la résistance, mais ainsi que beaucoup d'autres, peu confiant dans son efficacité. Le 26, dans un supplément au *National* distribué à midi et contenant les ordonnances, il écrivit lui-même le premier appel à l'énergie individuelle des citoyens ; le lendemain il signa la protestation générale des journalistes, rédigée par M. Thiers et émanée également du *National*, et puis, lorsque le feu fut engagé entre le peuple et les troupes, on le vit, si l'on en croit M. Louis Blanc, errer par la ville, sans armes, une baguette noire à la main, bravant la mort sans chercher le succès, et demandant sans cesse à

ses amis, plus confiants : “ Avez-vous seulement un bataillon ? ” Ses souvenirs et peut-être son amour propre de sous-lieutenant l'empêchaient de croire à la possibilité d'une victoire du peuple sur des régiments.

Le 30 juillet, tandis que MM. Thiers et Mignet travaillaient sous la direction de M. Laflitte, à assurer le succès de la candidature royale du duc d'Orléans, Carrel fut chargé par le même M. Laflitte de prendre le commandement de la colonne de gardes nationaux rouennais qui accourait au secours des Parisiens.

Durant les premiers jours de l'installation du nouveau gouvernement, il fut envoyé en mission dans les départements de l'Ouest, à l'effet d'y réorganiser l'administration ; il s'acquitta de cette tâche avec zèle, changeant ou conservant les maires et les sous-préfets suivant sa conviction acquise de leur attachement au nouvel ordre de choses. Se voyant indirectement désavoué par quelques-unes des mesures du gouvernement, il revint à Paris dans les derniers jours du mois d'août ; il y trouva ses amis du *National* déjà installés au pouvoir ; quant à lui, on le nomma, sans le consulter, préfet du Cantal. Considérant une préfecture de troisième ordre comme inférieure à ce qu'il valait, il refusa et ne s'occupa plus que de rentrer en possession du *National* ; quelques difficultés, qu'il attribua à M. Thiers, lui furent suscitées à ce sujet.

Pendant son absence, M. Thiers, abandonnant le *National*, en avait fait confier la direction à M. Paisy, Carrel revendiqua ses droits ; après quelques débats il triompha, et le *National* du 29 août 1830 parut avec une note ainsi conçue :

“ Depuis MM. Thiers et Mignet sont entrés dans les fonctions publiques, M. Carrel, de retour à Paris, après avoir rempli une mission dans les départements, reste, à partir d'aujourd'hui, seul chargé de la rédaction en chef.”

S'il était besoin d'une preuve nouvelle en faveur d'une assertion bien souvent émise dans le cours de ces notices, savoir que le républicanisme et la guerre, que l'on a si souvent tenté à posteriori d'identifier avec l'esprit de la révolution de Juillet, sont deux tendances qui n'étaient point contenues dans ce grand fait politique, et ne sont venues s'y joindre que par surrogation, en quelque sorte, et après coup ; s'il était besoin, dis-je, d'une preuve nouvelle de cette assertion, on la trouverait dans la manière dont Carrel, déjà personnellement peu content du nouveau pouvoir, et, par conséquent, n'ayant aucune raison pour le ménager, dirigea d'abord le *National*—

A coup sûr, rien de plus net, rien de plus explicite que cette première profession de foi politique insérée par Carrel dans le numéro où il annonçait sa prise de possession du *National*.

“ Le *National* n'a point de profession de foi à faire ; son avenir est tracé par la conduite qu'il a tenue jusqu'à ce jour ; il est fier d'avoir manifestement désiré ce qui existe avant que personne même osât y songer. Le glorieux événement qui a porté au